

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 5

Artikel: Boutades
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188620>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Rodolphe était désormais seul. Bien qu'il négligeât sa mère au point de laisser passer des semaines sans aller la voir, sa mort avait creusé un vide immense autour de lui. Il éprouvait des sensations pareilles à celles d'un voyageur perdu au milieu du désert : il ne savait de quel côté s'orienter. Sa vie se déroulait sans but devant lui ; il lui était impossible de rester longtemps en place ; il avait des impatiences fébriles ; le désespoir se glissait lentement dans son cœur tourmenté de remords. Durant la journée, il errait dans le château comme une âme en peine, indifférent aux choses extérieures. Le soir, il gravissait les escaliers de la plus haute tourelle, comme s'il eût voulu se rapprocher du ciel. Là, appuyé sur un créneau, il contemplait d'un œil rêveur le soleil qui se couchait dans un horizon de pourpre, les vapeurs dorées qui montaient des vallées, les arbres des collines qui s'estompaient graduellement, le château de Romont, mis en relief par ces effluves d'irradiation, et dont les girouettes neuves étincelaient comme des aigrettes de diamant. La magnificence de ce spectacle imposait silence à tous les êtres de la création. On n'entendait pas un gazouillement, pas un cri, pas un bruit de pas. Seul, Rodolphe était étranger à cette sainte paix. Son âme était pleine d'agitations secrètes dont il ne pouvait établir raisonnablement la cause. La nuit le surprenait souvent sur cette tourelle, abîmé dans une rêverie profonde, et l'œil obstinément fixé sur une petite lumière qui illuminait une fenêtre du donjon de Romont. Rodolphe savait cependant que cette lumière ne s'échappait pas de la chambre de Marguerite : en compagnie de ses parents, la jeune fille était partie pour le manoir de Palézieux quelques jours avant la mort de la châtelaine de Villaz. Il ignorait par quelle main était allumée cette lumière, mais il l'aimait. Cette mystérieuse flamme rouge, perçant les ténèbres comme une étoile, lui était devenue sympathique au milieu de sa solitude. Il la comparait tantôt à un œil protecteur ouvert sur lui, tantôt à une âme souffrante qui revenait des mondes inconnus pleurer aux lieux qu'elle avait habités.

Vers minuit, la lumière disparaissait. Rodolphe, le front chargé de tristesse, descendait alors dans sa chambre et se jetait tout habillé sur son lit. Son sommeil était agité ; il lui semblait que les paroles de malédiction de sa mère grondaient à ses oreilles.

Le soleil le trouvait toujours debout, mais il ne chassait plus. Et du moment que ses amis ne pouvaient décemment venir festoyer à son château plongé dans le deuil, ils se tenaient à l'écart. Quelquefois seulement, pour exprimer à Rodolphe la part qu'ils prenaient à sa douleur, ils envoyaient des messagers chercher de ses nouvelles.

Des mois se passèrent de la sorte.

Un soir que Rodolphe avait prolongé sa promenade jusqu'aux bord de la Glâne, il rencontra une pauvre femme qui se jeta à ses pieds et lui raconta qu'un ours avait dévoré le plus jeune de ses enfants.

— Vous êtes un chasseur si hardi, lui dit-elle, je vous en supplie, délivrez-nous de cet animal, tuez-le ; je tremble pour mes autres fils.

Rodolphe consola de son mieux la malheureuse mère et lui promit de dissiper ses craintes.

Il se leva à trois heures du matin, sortit sans prévenir personne, et, suivant exactement les indications données, il alla s'embusquer à l'entrée d'une clairière. Pour armes, il n'avait qu'un poignard et un épieu. La lune, une lune pâle et fréquemment voilée, — était suspendue comme une lampe mortuaire au-dessus de la chaîne du Moléson. Au milieu de l'obscurité vague, on distinguait à peine les objets : si les sentiers n'avaient pas été fa-

miliers au jeune chasseur, il se serait sans doute perdu cent fois avant d'arriver à cet endroit.

(A suivre.)

Boutades.

Un commissionnaire s'aidant au déménagement de l'atelier d'un peintre, laissa malheureusement tomber une Vénus de Milo, en plâtre, qui se brisa sur le parquet. Fureur de l'artiste, qui le traite de maladroit, de butor et autres qualificatifs.

— J'en suis bien fâché, monsieur, fait le commissionnaire, mais le mal n'est pas si grand... elle avait déjà les bras cassés.

Un ancien militaire venait d'obtenir la place de concierge dans un musée. Il a reçu pour instructions d'obliger tous les visiteurs à déposer leurs cannes au vestiaire. Arrive un monsieur, les mains dans ses poches.

— Eh ! s'il vous plaît, votre canne.

— Ma canne ? Vous voyez bien que je n'en ai point.

— Ça ne me regarde pas, Je ne connais que ma consigne. Allez-en chercher une !

Le jeune Isidore apprend l'histoire et la grammaire. Son professeur, en lui donnant une leçon sur les adjectifs, lui explique que *beau* est un masculin et devient *belle* au féminin. L'enfant écoute avec attention. Tout à coup, frappé par une idée pleine de logique, il s'écrie :

— Alors si Mirabeau avait eu une fille, elle se serait appelée Mirabelle ?

Connaissances utiles.

Voici un *ciment pour raccommoder les porcelaines* : faites bouillir pendant 5 ou 6 minutes dans une eau bien claire un morceau de verre blanc ; pilez ensuite ce verre, passez-le à travers un tamis fin, et donnez-lui un grand degré de ténuité en le broyant sur un marbre après l'avoir mélangé avec du blanc d'œuf. La ténacité de ce ciment est telle que les parties rejointes ne se séparent jamais, même lorsqu'on vient à briser de nouveau les vases ainsi raccommodés.

OPÉRA. — On assure que le Comité du Casino-Théâtre a traité avec M. Fronty, le mari de Mme Fronty, notre première chanteuse de 1883, pour la prochaine saison d'opéra, dans laquelle nous aurons le plaisir d'entendre plusieurs œuvres qui n'ont pas encore été données sur notre scène.

Nous rappelons que la conférence littéraire de M. Philippe Godet, qui a pour sujet : *Un poète romand*, aura lieu lundi 2 février, à 5 heures du soir. Entrée, 2 francs. Billets à l'avance à la librairie Tarin.

L. MONNET.